

XYZ. La revue de la nouvelle

Derrière les barreaux

Patti-Kay Hamilton



Number 125, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80242ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamilton, P.-K. (2016). Derrière les barreaux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (125), 41–45.

Derrière les barreaux

Patti-Kay Hamilton

LE JUGE DE PAIX Bobby Britain, les joues en feu, était en train de perdre patience. J'avais décidé de contester une amende de cinquante dollars que m'avait donnée l'agent chargé de l'application des règlements municipaux. Il avait aperçu mon chien courant en liberté dans la vieille ville de Yellowknife. Faute d'avoir attrapé mon chien, l'agent n'a aucune preuve, avais-je argué. Il n'a même pas une photo de lui. Le chien aurait pu appartenir à quelqu'un d'autre.

La salle d'audience, située au-dessus de la poste, empesait les mukluks humides. S'y entassaient des délinquants ayant commis des infractions plus graves, dont un vieil ami condamné pour s'être soulagé sur le véhicule d'un membre de la GRC, devant le Gold Range Bar. Le juge de paix avait hâte de passer à ces affaires plus importantes. Il a qualifié ma plainte de futile et a refusé d'avaler mes arguments. Il a insisté pour que je paie l'amende. J'ai refusé. J'étais en train d'économiser en prévision d'un voyage à Vancouver et il n'était pas question qu'on me déleste de cinquante dollars.

« Je choisis la peine de prison », ai-je déclaré.

Les bajoues tressautant d'indignation, il a lancé d'un ton hargneux : « Vous ne pouvez pas aller en prison pour avoir laissé votre chien en liberté. »

Comme si je savais de quoi je parlais, j'ai pris mes grands airs pour répondre : « Alors le système judiciaire n'est pas équitable envers les pauvres. » Il a émis une sorte de grognement et a asséné son verdict : « Deux jours au Centre correctionnel pour femmes. Amusez-vous bien ! »

Les détenues étaient logées dans une vieille roulotte qui sentait le mois. Elle se trouvait à côté de la prison réservée aux hommes. Au début, j'ai souri intérieurement en pensant que ce serait de la rigolade. Mais en entendant le claquement des portes d'acier qui se refermaient derrière moi, j'ai commencé à déchanter. Une dame aux traits masculins et aux

cheveux gris qui ressemblait à une ancienne religieuse que j'ai connue a relevé mes empreintes, m'a photographiée de face et de profil, et m'a conduit à ma cellule. L'espace était petit mais plus confortable et chaud que certains endroits où j'ai vécu. Dans la cuisine, j'ai fait la connaissance des seules autres détenues : deux dures à cuire originaires du delta du Mackenzie. Bertha était minuscule et édentée. Profitant des soins de santé fournis dans le système carcéral, elle s'était arrangée pour se faire extraire toutes les dents. Cela faisait deux mois qu'elle attendait ses nouvelles prothèses. Addy était une solide Gwich'in dont le nez et les joues étaient barrés d'une cicatrice. Toutes deux étaient derrière les barreaux pour le vol d'une caisse enregistreuse dans le magasin de la Baie d'Hudson de leur ville natale. Elles auraient pu s'en tirer si elles n'avaient pas été surprises en train de jeter dans le fleuve Mackenzie la caisse volée, qui était aussitôt remontée à la surface. Leur butin s'élevait à 75 dollars.

Grâce à leurs privilèges pour la préparation des repas, les femmes pouvaient cuire de la banique et des plats traditionnels si on leur apportait de la viande de caribou. Elles assuraient le nettoyage de leur propre salle de bains, responsabilité qui semblait les réjouir tout particulièrement. En montrant du doigt la pancarte « En panne » suspendue à la porte de l'une des deux toilettes, elles m'ont dit de ne pas y entrer. On a passé beaucoup de temps dans la salle de télévision à regarder des téléromans et à repriser des chaussettes. Dans la banlieue de Toronto où j'ai grandi, on ne m'avait pas appris à raccommoder, mais, puisqu'on nous payait pour ça, j'ai pris sans rechigner un œuf en bois et une aiguille pour m'attaquer à la pile de chaussettes pour hommes. J'ai trouvé les téléromans ennuyeux, mais les filles n'étaient visiblement pas de cet avis. Un courant passe entre des femmes occupées à travailler au calme — à faire des travaux de couture ou à ramasser des canneberges, par exemple — même en prison. Cela commence par des papotages et commérages sans conséquence pour finalement devenir un échange révélateur sur

Ces filles avaient la peur au ventre pour une bonne raison. Cela m'a fait mal au cœur de les entendre décrire les sévices qu'elles avaient subis dans leur enfance au pensionnat Grollier Hall, à Inuvik. Au cours d'un moment de tranquillité, j'ai questionné Addy au sujet de sa cicatrice. À l'entendre, on voyait bien que l'incident repassait en boucle dans sa tête depuis qu'il s'était produit.

Elle avait six ans à l'époque et jouait avec sa meilleure amie dans la grande salle commune du pensionnat. Toutes deux couraient autour du poêle trônant au centre de la pièce, se jetant dans les bras l'une de l'autre en gloussant, feignant d'ignorer l'ordre donné par la sœur surveillante de se tenir tranquilles. La sœur les avait saisies toutes les deux par les cheveux et avait plaqué leur visage contre le poêle brûlant.

Bertha a soulevé ses longs cheveux pour me montrer le lobe abîmé de son oreille. L'une des sœurs l'avait punie en l'attrapant par l'oreille et en la traînant dans l'escalier jusqu'à sa chambre. La peau entre l'oreille et le côté de sa tête s'était déchirée. Elle s'était endormie alors que le sang coulait encore de la blessure et imbibait son oreiller. Elle n'avait alors que huit ans.

J'ai été impressionnée par leurs histoires de survie. Je me suis sentie coupable aussi. Il m'est revenu que, lors d'une réunion d'école, j'avais fait la queue pour donner de l'argent à une missionnaire qui avait fait appel à notre générosité pour aider les pauvres enfants païens indiens et esquimaux. Je me suis demandé si Bertha et Addy figuraient sur l'une des photos qu'elle nous avait montrées.

Pour les repas, on devait se rendre à la cafétéria de la prison des hommes. Les détenus sortaient de table à notre arrivée. Freddie, un vieux foreur au diamant grisonnant qui purgeait une longue peine pour un vrai crime, m'a tapé sur l'épaule en passant et m'a chuchoté à l'oreille: « Salut ma belle. T'es ici pour quoi ? La dope ? » Je voulais dire oui de la tête. J'étais tentée d'inventer une infraction plus intéressante parce que si je reconnaissais avoir laissé mon chien en liberté, il risquait

de m'en vouloir de passer pour une criminelle endurcie. J'ai choisi de baisser la tête en silence.

Les filles m'ont réservé une surprise le dernier soir de mon séjour en prison. C'était au moment du changement de quart; les gardiennes se trouvaient dans le bureau, les portes closes. Addy m'a tendu une tasse ébréchée en mélamine verte en me disant d'aller dans la toilette en panne et de soulever le couvercle du réservoir. Mes mains tremblaient lorsque j'ai pris la tasse. Allais-je bientôt savoir ce qu'il en coûtait à une Blanche assez naïve pour prendre à la légère l'expérience de la prison? Elles étaient sur mes talons et on s'est serrées dans l'espace minuscule. Lorsque j'ai soulevé le couvercle, j'ai vu et senti comme une eau marécageuse où bouillonnait une écume brunâtre. Je me suis retournée vers Bertha. « C'est de la broue... », a-t-elle murmuré.

Mes nouvelles amies étaient très ingénieuses : elles avaient condamné la toilette en fissurant le réservoir; elles avaient vidé l'eau, colmaté la fissure et tapissé l'intérieur avec des sacs poubelles. Profitant de leurs privilèges pour la préparation des repas, elles s'étaient procuré de la levure, des raisins secs et du sucre, qu'elles avaient mélangés avec de l'eau tiède pour faire de l'alcool de fabrication artisanale. Comme les femmes étaient responsables du nettoyage de la salle de bains, les gardiennes pénétraient rarement dans leurs toilettes et n'avaient jamais mis en doute la pancarte « En panne » suspendue à la porte. On a toutes les trois rempli notre tasse et avalé à grand bruit le liquide brut. Le mélange était fort et nous est vite monté à la tête. Dans la salle de télévision, on s'est penchées à la fenêtre, sifflant les détenus qui travaillaient dehors et se moquant d'eux. Au moment où on invitait les gars à un baiser et plus encore, la surveillante m'a attrapée par la natte et m'a traînée dans la cellule. Annie était une grande femme métisse costaude à l'air pas commode. Elle a claqué la porte. « Contente de voir que ton séjour te plaît. Tu seras des nôtres le reste de la fin de semaine. »

44 La gueule de bois du lendemain matin fut plus douloureuse que la sanction infligée pour état d'ébriété en prison.

Mais je me suis sentie en pénitence les jours qui ont suivi. Je tournais en rond comme un lion en cage et voulais me retrouver dehors. C'était le printemps. Le soleil brillait, la neige fondait. J'entendais le tintement cristallin de la glace en chandelle dans le ruisseau voisin. C'était la fin de semaine du Carnaval du caribou. Je me voyais à la ligne d'arrivée de la course d'attelages de chiens, en train de flirter avec le beau meneur de Fort Resolution. Je voulais aller au Longest Bar pour boire du « sang de caribou », un cocktail de vin rouge et de vodka, et danser au rythme endiablé des violons des Native Cousins. Au lieu de cela, j'étais en dedans, à reprendre des chaussettes et à regarder des téléromans. Bertha m'a dit qu'elle avait ressenti la même chose au pensionnat : l'impression d'être un animal pris au piège qui regarde par la fenêtre le monde mener une vie normale, sans que personne ne vienne la libérer.

À ma sortie de prison, j'ai reçu un chèque de cinquante-cinq dollars pour mes travaux de raccommodage. Parce que j'avais décidé de ne pas payer l'amende, j'avais hérité de cent cinq dollars et de deux nouvelles amies. Pour fêter ça, je suis allée en ville au magasin appartenant au juge de paix, M. Britain. J'y ai acheté un lapin de Pâques en chocolat. À l'aide d'une seringue empruntée à une amie infirmière, j'ai injecté de l'huile de haschich dans le lapin avant de le remballer et de l'envoyer par la poste à mes copines de tôle. À défaut de les libérer du piège, je leur ai fait savoir que je garderais le contact.

Traduit de l'anglais par Brigitte de Boïard